

conomic cataclysm that was the Great Depression and the desperate measures they enacted in response. A proper frame for comprehending their circumstances is rather a mixture of what they encountered and what they believe themselves to have lost as a consequence.

By the 1930s the idea that every child should have a “childhood” and that adulthood should be preceded by “adolescence” was only just becoming a part of growing up for the majority of young people in North America. Uys’s subjects were denied both. Thus a period in their lives that might have been a time of reduced responsibilities and the contemplation of personal possibilities goes unacknowledged as an emerging norm over the first half of the twentieth century. One can see it in the testimony of his story-tellers, but it is inert in Uys’s analysis of the uniqueness of their passage, symbolically and physically, into premature adulthood. Still, Uys has written a book so much in the spirit of the men and women whose lives on the road are detailed between its covers that any criticism seems somehow misplaced. While, for the most part, context — the historical frame — is key to comprehending the past, *Riding the Rails* offers its reader the chance to catch out on this journey into the past in a way that may transcend even the broader implications of historical understanding.

Stephen Lassonde  
Yale University

Yunxiang Yan — *Private Life Under Socialism: Love, Intimacy, and Family Change in a Chinese Village, 1949–1999*. Stanford: Stanford University Press, 2003. Pp. 289.

Cette monographie est consacrée à l’étude de l’évolution de l’institution familiale en Chine et particulièrement à celle des relations interpersonnelles au sein de la famille paysanne durant la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, période historique pleine de bouleversement social, économique et culturel. Elle porte sur Xiajia, un village de la Mandchourie arriéré et pauvre, qui compte environ 400 familles et 1 500 habitants. L’auteur a choisi ce village parce qu’il y a vécu pendant sept ans durant la Révolution culturelle. Il a dû faire partie de cette génération de « jeunes instruits » qui a été envoyée à la campagne afin de « se faire rééduquer par les paysans ». Les expériences vécues, parmi les villageois, lui ont profité considérablement puisque l’auteur est retourné à Xiajia pour y mener, cette fois, des recherches anthropologiques, entre 1989 et 1999. L’affinité entre l’auteur et les villageois a favorisé la cueillette de renseignements et parfois des confidences qu’un chercheur « étranger » aurait probablement eu de la difficulté à obtenir, notamment sur les sujets de la vie sentimentale, de l’amour et de la sexualité. Son statut de jeune instruit dans les années 1970, puis celui de chercheur universitaire dans les années 1990, lui ont permis de porter deux regards différents, à la fois interne et externe, et de recueillir des données d’une façon relativement facile.

La lecture de cet ouvrage académique est intéressante parce que le récit est ponctué de multiples anecdotes et histoires. Ces faits sont utilisés afin d’illustrer des

changements importants, notamment dans l'évolution des critères qui influencent la sélection d'un époux ou d'une épouse, la vie sexuelle pré-nuptiale et l'amour conjugal, le déclin de l'autorité parentale, de l'autonomie et de l'indépendance des jeunes, la montée de la famille nucléaire, le partage des tâches domestiques, la division de l'espace habité par rapport à la croissance de l'intimité, le développement de l'individualité au détriment de la collectivité, la crise de la piété filiale et la naissance d'une nouvelle culture de fertilité.

C'est un ouvrage d'une grande qualité puisque l'auteur montre bien que l'instauration du communisme et la collectivisation de l'agriculture n'ont pas été suffisantes pour modifier les relations interpersonnelles dans la famille chinoise et ce, malgré la loi sur le mariage, promulguée en 1950, qui interdit la polygamie et assure l'égalité entre les deux sexes, ainsi que le droit de la femme à choisir librement son époux. Au cours des 30 premières années de l'exercice de son contrôle sur la Chine, le Parti communiste a tenté de détruire le pouvoir traditionnel patriarcal, basé sur la famille ou le clan, et de déconstruire le système de valeurs confucéennes qui constituent le noyau de l'identité culturelle chinoise. En lieu et place, le Parti communiste prêche la lutte de classes et la haine dite classale qui empoisonnent les relations interpersonnelles, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la famille, régies par les principes éthiques du confucianisme depuis plus de 2 000 ans.

Le socialisme, incapable de remplacer le système de valeurs confucéennes par un système socialiste de valeurs, a connu également un échec dans le domaine de la collectivisation de l'agriculture. C'est pourquoi l'institution familiale, un des éléments constitutifs de l'identité culturelle, a peu évolué avant la décollectivisation, officiellement autorisée en 1983. Comme nous le montre l'auteur, de grands changements dans l'institution familiale sont survenus surtout pendant les 20 dernières années du siècle dernier, c'est-à-dire depuis l'ouverture de la Chine au monde occidental. Cette ouverture a entraîné l'abandon de l'économie planifiée et l'adoption de l'économie de marché, ce qui a contribué à la croissance économique. Cette transformation du système économique a chambardé l'institution familiale, permettant à la main-d'oeuvre excédentaire de la campagne de se diriger vers les villes, aux jeunes villageois de connaître le nouveau style de vie urbaine, de réclamer leur droit à l'intimité conjugale et d'acquiescer de nouvelles façons d'exprimer leurs sentiments à l'égard de leur conjoint ou conjointe. Cette transformation, appelée la réforme par les Chinois, est en réalité une révolution qui a pour but de retirer la Chine de la voie du socialisme au profit de celle du capitalisme. Dans l'analyse de cette transformation, l'auteur nous livre une fine analyse, notamment sur les conséquences de cette révolution sur l'identité. Il a très bien réussi à nous présenter les conséquences de cette révolution dans la vie privée des paysans de Xiajia.

La Chine est toutefois un pays multiethnique et le niveau de développement économique varie d'une région à l'autre. Avec son ouvrage, l'auteur lève le voile sur la réalité rurale chinoise. Il faut encourager la publication de monographies portant, cette fois, sur les grands centres urbains industriels, sur les régions sous-développées de l'Ouest et les lieux où se concentrent des membres des communautés ethniques minoritaires. De telles études permettront de brosser un tableau global de l'évolution de l'institution familiale.

Le titre de ce livre *Private Life Under Socialism* semble toutefois peu approprié. *Under Socialism* explique mal la révolution que vivent actuellement les Chinois ruraux et urbains. Le socialisme est devenu un mot creux. Les autorités chinoises ont abandonné le socialisme utopique au profit d'un régime dictatorial et d'un État interventionniste. Tous les changements importants dans la vie privée des Chinois, présentés par l'auteur, surviennent pendant la période d'ouverture, c'est-à-dire au cours du processus d'industrialisation et d'urbanisation. Contrairement à la vision partagée par les anthropologues, l'auteur attribue ces changements, qui affectent le village de Xiajia, aux politiques de l'État socialiste plutôt qu'aux conséquences de l'industrialisation et de l'urbanisation :

The transformation of private life in Xiajia village has manifested itself as a paradoxical process with three features: (1) the socialist state is the ultimate creator of a series of family changes and of the growth of individuality; (2) as the state became less intrusive in the postcollective era, the blossoming of private life paralleled the decline of public life caused by the destruction of local societal forces; and (3) the development of individual identity and subjectivity has been confined mostly to the private sphere and has evolved into a kind of egotism. Consequently, the individual feels fewer obligations and duties toward the community and other individuals and thus has lost much of his or her civility. (p. 235)

Pour terminer, je tiens à signaler un problème de traduction du chinois à l'anglais. Ce problème est toutefois mineur sur « a beautiful piece of jade » puisqu'il échappera au lecteur qui est peu familier avec la langue et la culture chinoise. L'inscription sur le mur de M. Hu, ami de l'auteur, exprime son idéal pour la famille. À mon grand étonnement, M. Hu a utilisé le mot Zeus, à la place de Lao Tian, Tian Gong (le Vieux Ciel), Chang Tian (le Ciel bleu), Zhao Hua (la Nature) ou même Yu Huang Da Di (Grand Empereur de Jade), selon les coutumes chinoises. Zeus fait partie de la mythologie grecque. Il est le Dieu suprême du Panthéon hellénique et le « père des dieux et des hommes », selon Homère. Il faut se demander si la culture grecque a déjà pénétré la Chine rurale? Combien de villageois connaissent Zeus? L'auteur n'aurait pas dû remplacer ce mot par *the universe* dans sa traduction. Quant à l'idéal de la famille, exprimé dans l'inscription de M. Hu, c'est bel et bien celui enseigné par Confucius. Est-ce que M. Hu fait la promotion des valeurs traditionnelles? Ou encore, est-ce la promotion d'un confucianisme non hiérarchisant?

Yuho Chang  
Université de Sherbrooke